

Identité et psychanalyse : particularité et universalité de la question juive chez Freud

J. Chemouni

Résumé

Bien qu'athée, Freud a toujours affirmé son identité juive. Elle s'est donc maintenue loin de tout recours au religieux, mais au coeur d'un engagement communautaire. Fier de son appartenance juive, il n'a cessé d'y puiser la force d'affronter un environnement scientifique difficile, et de développer ses idées malgré une «majorité compacte» hostile.

Quel rôle son identité juive a-t-elle joué dans la naissance de son oeuvre ? Capital selon Freud, car, pour lui, la connaissance des particularités et des différences permet l'accès à autrui et à l'universalité.

Summary

Although he was an atheist, Freud always affirmed his Jewish identity- without religious practice, but within a community commitment. He was proud of his Jewish origin and this helped him to face his hostile scientific environment and to develop his ideas despite the majority against him.

What exactly is the role of his Jewish identity in his heritage ?

La spécificité de la psychanalyse réside dans son acte de naissance : Pauto-analyse. A partir de la connaissance des particularités de sa propre intériorité Freud construit une nouvelle psychologie qui ambitionne une compréhension universelle de la psyché.

Son identité personnelle entretient donc avec son oeuvre une sorte de symbiose où particularité et universalité se confondent. Cette particularité, qui s'enracine dans sa filiation et véhicule des modes de pensée et de sensibilisation spécifiques, se devait d'exclure toute idéologie, toute conception du monde et d'atteindre l'universel par la différence. Ainsi sera consciemment exclu toute référence essentielle au judaïsme; par contre sera affirmée la dette envers le vécu juif.

*Jacqy Chemouni, Professeur à l'Université de Caen.
5 Rue Labbey, 14100 Lisieux, France*

L'identité juive de Freud, dont il nous faut préciser la nature, devient alors l'un des pôles essentiels qui guide l'exploration de son monde intérieur. Et plus Freud s'engage au tréfonds de son identité personnelle, et plus il se confronte à l'universalité de la tragédie humaine, de sorte que la psychanalyse est d'emblée inscrite dans un projet anti-culturaliste; c'est-à-dire que, par ses origines, elle se convainc, en quelque sorte, que l'impact culturel, si essentiel soit-il à certains niveaux du vécu, ne modifie en rien le fonctionnement mental et les principales organisations libidinales de l'individu.

1) Identité et nationalisme

Au début du siècle, les juifs autrichiens souffrent de ne pas être considérés au même rang que les autres autrichiens. Si juridiquement les obstacles qui s'opposent à leur intégration éga-

litaire dans l'Empire austro-hongrois se trouvent, dans l'ensemble, levés, il n'en reste pas moins qu'il leur manque ce qu'on pourrait appeler une "égalité de voisinage", celle qui donne le sentiment réel d'être pleinement accepté et intégré. Si l'antisémitisme d'Etat s'engage dans une régression, offrant aux juifs les moyens d'une assimilation véritable, qui leur permet de s'affirmer citoyens à part entière, les préjugés anti-juifs subsistent par contre, profondément, chez les Autrichiens, de sorte que le juif ne se sentira jamais citoyen de plein droit. L'écrivain autrichien Jakov Lind relate sa jeunesse à Vienne au début des années 1940 en ces termes éloquents :

"Vendredi 13 mars les troupes allemandes pénètrent en Autriche. Italiens, Hongrois, Roumains - tous autrichiens sans exception. Mais pas un Juif, eût-il un patriotisme bien allemand... - non. Un Juif n'est pas un Autrichien. Un Juif était à la fois un vautour, un cochon, un chien, un chien de cochon, un sous-homme, un criminel, un menteur, un monstre; après le 13 mars, il devint tout cela et pis, officiellement" (1).

On peut multiplier ce genre de témoignages accréditant la virulence de l'antisémitisme autrichien qui, faut-il le rappeler, joua un rôle capital dans la genèse de l'antisémitisme du jeune Hitler, et que les historiens considèrent comme d'une ampleur bien plus considérable qu'en Allemagne.

Durant son existence, Freud baigne dans une atmosphère antisémite. Celle-ci ne détourne d'ailleurs pas les juifs de leur désir d'appartenir à la nation autrichienne. Beaucoup d'entre eux ne voient alors aucune incompatibilité entre judéité et germanité. Certains, tels le néokantiste H. Cohen, considéraient même qu'il existait une profonde parenté entre ces deux identités. Ils souhaitaient surtout que leur entière adhésion nationale ne les obligeât pas à renoncer à l'affirmation de leur identité juive. Leur tragédie identitaire résidait moins dans

leurs difficultés à assumer personnellement leur identité juive, qu'à trouver l'espace public et national qui leur permet de se sentir "positivement" autrichiens. Cette affirmation de l'identité juive constituait la condition de toute assimilation. S'assimiler ne signifiait nullement s'amputer de son identité communautaire, mais plutôt lui trouver un espace public, la "laïciser" en quelque sorte.

Judéité et germanité se complètent plus qu'elles ne s'opposent. Cette idée à laquelle adhère la grande majorité des juifs de l'époque de Freud n'est évidemment pas partagée par l'ensemble des Germains, Autrichiens ou Allemands, comme en témoignent ces propos tenus en 1930 par Ernst Junger dont le but était de remettre en cause le processus d'assimilation :

"Touchant la vie de l'Allemagne, le Juif ne peut en rien jouer un rôle créateur quel qu'il soit, ni en bien ni en mal... Dans la même mesure où la volonté allemande acquiert du tranchant et prend forme, la pire illusion des Juifs qui croient pouvoir être allemands en Allemagne sera de moins en moins réalisable et ils se verront placés devant leur alternative dernière, laquelle est, en Allemagne, d'être Juif ou de n'être pas" (2).

Etre ou ne pas être ? telle est bien la question. Et pour Freud la réponse, nous le verrons, non seulement ne fait aucun doute, mais s'impose tout "naturellement", sans susciter la moindre ambivalence, même à l'époque où il s'engage, brièvement, dans une organisation para-universitaire nationaliste.

Dans sa jeunesse Freud fut quelque peu séduit par le nationalisme, du moins fut-il sensible aux valeurs qui défendaient la nation autrichienne. Il adhère pendant ses études universitaires au *Leseverein der deutschen Studenten Wiens*, association pan-germanique qui professe des idées nationalistes frisant parfois l'antisémitisme. Cette expérience l'immunise contre tout nationalisme politique. Dans son auto-

biographie, il semble indirectement se référer à cette expérience lorsqu'il écrit :

"L'Université, où j'entrai en 1873, m'apporta d'abord quelques vives déceptions, je fus, avant tout, en butte à l'idée qu'en tant que Juif, je devais me ressentir inférieur et comme ne faisant pas partie de la communauté du peuple. Je rejetai catégoriquement le premier point. Je n'ai jamais compris pourquoi j'aurais dû avoir honte de mon origine - ou comme on commençait à dire - de ma race. Quant à l'appartenance à la communauté du peuple qui m'était refusée, j'y renonçai sans beaucoup de regret. J'étais d'avis que pour un collaborateur zélé devait bien se trouver une place au sein de l'humanité, même sans une telle intégration. Mais une conséquence importante par la suite, de ces premières impressions à l'Université, fut que, de la sorte, je me familiarisai précocement avec le destin de me trouver dans l'opposition et d'être mis au ban de la "majorité compacte". Cela prépara la voie à une certaine indépendance de jugements" (3).

On comprend que quelques années plus tard, Freud déclare, à Paris chez Charcot, à Gilles de la Tourette qu'il était "ni Allemand, ni Autrichien, mais juif", précisant toutefois à sa fiancée à qui il rapporte cette anecdote :

"ce genre de conversation m'est toujours très désagréable car je sens s'agiter en moi quelque chose d'allemand que, depuis longtemps, j'ai décidé d'étouffer" (4).

Cette inclinaison qui le lie à la germanité est culturelle. Freud est un grand admirateur de la culture allemande, principalement de son plus grand représentant : Goethe. Mais la culture est à ses yeux universelle, et ne souffre aucun particularisme national. Goethe est allemand, mais son oeuvre appartient au patrimoine de l'humanité. Il en est de même de la culture juive, dont il montrera, à travers la figure de Moïse, que son enseignement est profitable à l'humanité toute entière.

La condamnation du nationalisme que Freud ne cessera de proclamer est valable pour tout nationalisme, même juif. Son attitude envers le sionisme, (il approuve pourtant la déclaration Balfour de 1917) en témoigne. Sa position à l'égard de la création d'un état juif peut se résumer par cette formule paradoxale : sioniste sans nationalisme. Freud adhère à l'idée que les juifs puissent créer un état juif. La persécution dont ils sont l'objet justifie à elle seule le projet. Il récuse toutefois tout sionisme qui porterait préjudice aux autochtones arabes et ressusciterait le nationalisme religieux. Il conçoit même que la création d'un état juif puisse se réaliser dans une autre partie du globe qu'en Palestine, comme le pensait d'ailleurs Herzl en 1897 dans son Etat Juif. Il est toutefois conscient qu'un sionisme sans Palestine n'est guère une idée apte à mobiliser rapidement les masses juives.

A une association sioniste qui lui demande d'être l'un de ses représentants, Freud répondit par ses propos qui synthétisent clairement sa position à l'égard du nationalisme juif :

"J'éprouve certainement de la sympathie avec ses buts, je suis fier de notre université à Jérusalem, et je suis ravi de la prospérité de nos peuplements. Mais d'un autre côté, je ne pense pas que la Palestine puisse jamais devenir un état juif, ni que les mondes chrétiens et islamiques soient prêts à ce que leurs lieux saints soient sous responsabilité juive. Il m'aurait paru plus sensé d'établir une patrie juive dans un lieu moins chargé d'histoire. Mais je sais qu'un tel point de vue, rationnel, ne pourrait jamais gagner l'enthousiasme des masses et le soutien financier des riches. J'admets, avec tristesse, que le fanatisme sans fondement de notre peuple, est en partie à blâmer pour le réveil de la défiance arabe. Je ne peux pas porter de sympathie à la piété fourvoyée qui transforme un morceau d'un mur d'Hérode en une relique nationale, et qui offense ainsi les sentiments des natifs. Maintenant, vous

pouvez juger par vous-mêmes si, avec un tel point de vue critique, je suis la personne juste pour venir en consolateur d'un peuple abusé par une espérance injustifiée" (5).

2) Une fidélité à l'identité

Freud récuse aussi bien le nationalisme étatique que religieux ou culturel, ce qui ne l'empêche pas de revendiquer haut et fort son appartenance au peuple juif. Son identité s'enracine dans son vécu juif, mais sans ignorer son environnement culturel germanique. On a voulu dissocier en lui une culture d'appartenance et une culture de référence, la première ayant trait à son identité juive, la seconde à sa culture germanique. Un tel clivage est culturellement difficile à cerner, surtout au sujet de l'identité. A ce niveau, il ne recèle à notre avis aucune pertinence tant ces deux cultures y jouent un rôle structurant. Car toute identité est le résultat d'une appropriation authentique qui fait de la référence une appartenance.

Freud n'a jamais éprouvé de difficulté à se dire juif. Tous ses écrits, tant publics que les milliers de lettres publiées à ce jour, offrent l'image d'un être profondément et positivement ancré dans son identité juive. Il est si fier d'être juif qu'il se laisse aller à se définir comme "juif fanatique". Et cette crise d'identité qui sert parfois à définir "Vienne 1900" semble si étrangement absente chez lui qu'on en arrive à douter qu'il ait vécu à cette époque de rupture avec les valeurs parentales.

Aucune révolte contre la judéité paternelle, mais bien plutôt affirmation de sa filiation juive en même temps qu'un refus de toute référence religieuse. L'identité juive de Freud s'enracine ainsi dans un paradoxe : juif tout en rejetant toute assimilation de la judéité au judaïsme.

Cette conception de l'identité juive, extérieure à toute référence religieuse, nous la fe-

rons débiter avec Spinoza dont l'oeuvre porte un coup fatal au judaïsme. L'historien de l'antisémitisme L. Poliakov s'aventure à écrire au sujet du philosophe juif que Freud appréciait :

"Il en est peu, dans l'histoire des idées, qui aient autant contribué à légitimer l'antisémitisme métaphysique pour des générations de penseurs et de théologiens ...

Sa polémique anti-juive fraya les voies de l'antisémitisme nationaliste ou laïque des temps modernes, peut-être le plus redoutable qui soit" (6).

Jugements sévères, violents et sans fondement qui traduisent l'ampleur de la blessure que Spinoza fait subir au judaïsme. Si l'auteur du *Traité théologico-politique* s'était contenté de rejeter le judaïsme, même avec les arguments les plus douteux, il aurait probablement suscité des critiques moins acerbes. Dans la mesure où il ne rejette pas le judaïsme - il en montre même la richesse pour tous les hommes - mais l'exclut comme fondement de l'identité de la modernité juive, son entreprise apparaît bien plus "destructrice". Il ne rejette pas le judaïsme mais introduit la nécessité d'une séparation entre la religion et l'Etat. En insistant sur le caractère historique de toute religion, il offre la possibilité de concevoir l'identité juive à partir d'une vérité relative, celle qui lie les hommes non à Dieu mais à l'histoire. Bien que n'étant pas un apôtre de l'assimilation au sens moderne du terme, il ouvre la voie à la possibilité de concevoir l'identité juive hors de la religion. On peut être juif sans adhérer à la religion, position paradoxale, mais qui n'en demeure pas moins largement partagée aujourd'hui par un grand nombre de juifs, si ce n'est par la majorité d'entre eux.

Cette position s'avère inacceptable par les tenants d'une identité juive justifiée par le seul recours à la croyance religieuse. En optant pour que la loi des juifs soit celle de la patrie dans laquelle ils vivent, Spinoza énonce la réalité fondamentale sur laquelle repose l'identité juive moderne : son enracinement dans le vécu,

quelle que soit par ailleurs la qualité de l'adhésion religieuse; et non dans la Loi mosaïque.

Dans ce domaine, Freud est le continuateur de Spinoza. Lui aussi refuse toute synonymie entre judaïsme et vécu juif. Athée, il s'oppose à toute conversion, mais est fier d'être juif et veut rester fidèle à l'identité de ses ancêtres. L'identité juive est à ses yeux source d'inspiration et de force. La conversion lui paraît toujours néfaste. A ce sujet, Max Graf, le père du petit Hans, raconte en ces termes une discussion avec Freud à ce sujet :

"A l'occasion de quelques-unes de mes visites, la conversation toucha la question juive. Freud était fier d'appartenir au peuple juif, qui donna la Bible au monde. Quand mon fils est né, je me suis demandé si je ne devais pas le soustraire à la haine antisémite prévalante, que le docteur Lueger, un homme très populaire à Vienne, prêchait alors. Je n'étais pas certain s'il ne valait pas mieux élever mon fils dans la foi chrétienne. Freud me conseilla de ne pas faire ça."

"Si vous ne laissez pas votre fils grandir comme un Juif, dit-il, vous allez le priver de ces sources d'énergie qui ne peuvent être remplacées par rien d'autre. Il aura à se battre comme un Juif, et vous devez développer en lui toute l'énergie dont il aura besoin pour ce combat. Ne le privez pas de cet avantage" (7).

On a souvent reproché aux Juifs sans judaïsme comme mode de croyance et de vie, de nourrir une identité vide. Sartre n'avait-il pas raison lorsque dans ses *Réflexions sur la question juive* il définissait le juif par le regard de l'autre ? Juif négatif, en quelque sorte, dont l'identité ne reposerait sur aucun facteur consistant. Freud est complètement opposé à cette vision. Le vécu juif, comme sentiment d'appartenance à une communauté, inscrit dans une longue et riche filiation, lui apparaît bien plus fondamental dans la structuration de l'identité que la croyance en une religion. Si c'est le

regard de l'autre qui structure l'identité, c'est à la condition que ce regard soit motivé à son tour par le regard de celui auquel il s'adresse. Cette structure phénoménologique met l'engagement au coeur de l'identité. Il ne saurait exister de Juif extérieur à la communauté. On comprend alors que Freud n'ait cessé toute sa vie de s'engager dans les affaires communautaires juives en dehors de toute adhésion religieuse.

Il fut ainsi en relation avec plusieurs associations juives, principalement le B'nai B'rith, le Yivo, la Kadimah et le Keren Ha-Yesod. Pendant plus de vingt ans, il fut membre actif et régulier du B'nai B'rith (Fils de l'Alliance). Dans une lettre qu'il adresse à cette association pour la remercier de fêter ses soixante-dix ans, Freud exprime clairement les raisons de son adhésion et le grand intérêt qu'il lui porte :

"Il s'est trouvé que, dans les années qui ont suivi 1895, deux fortes impressions ont concurremment produit sur moi les mêmes effets. J'avais acquis, d'une part, de premiers aperçus sur les profondeurs de la vie pulsionnelle de l'homme, j'avais vu bien des choses qui pouvaient décevoir, parfois même effrayer et, d'autre part, la communication de mes découvertes déplaisantes avait eu pour résultat de me faire perdre, à cette époque, la plupart de mes relations personnelles; je me sentais une sorte de hors-la-loi, rejeté par tous. Cet isolement fit naître en moi le désir ardent de découvrir un cercle d'hommes choisis, d'esprit élevé et qui voudraient bien m'accueillir avec amitié, en dépit de ma témérité. On me signala votre Association comme étant l'endroit où je pourrais trouver de tels hommes... C'est ainsi que je devins l'un des vôtres, je partageai vos intérêts humanitaires et nationaux, me liai avec quelques-uns d'entre vous et persuadai les quelques amis qui m'étaient restés d'entrer dans notre Association. Il ne fut jamais question pour moi d'essayer de vous convaincre de mes nouvelles thèses, mais à une époque où personne en Europe

ne voulait m'écouter et où je n'avais encore aucun élève à Vienne, vous m'avez prêté une attention bienveillante. Vous avez été mon premier auditoire" (8).

Pendant des années, Freud expose ses idées devant cet auditoire juif souvent même avant de les formuler dans le milieu psychanalytique. Il y trouve toujours un accueil attentif et chaleureux, ce qui explique l'attachement qu'il ne cessa de porter à cette association.

3) Identité juive et psychanalyse

Freud a toujours cru que son identité juive n'était pas étrangère à la découverte de la psychanalyse. En conclusion à son article consacré aux "Résistances à la psychanalyse" publié en 1925 dans la Revue juive éditée par Albert Cohen, il écrit :

"Pour prôner la psychanalyse, il fallait être amplement préparé à accepter l'isolement auquel condamne l'opposition, destinée qui, plus que tout autre, est familière au juif" (9).

On a souvent crédité Freud de la conception selon laquelle seul un juif pouvait découvrir la psychanalyse. Une telle idée lui est complètement étrangère. Il est également tout aussi absurde d'affirmer qu'il existe un lien quasi organique entre la psychanalyse et le judaïsme. Freud a seulement suggéré le fait que le vécu des Juifs dans notre monde moderne les place dans une position qui favorise les découvertes les plus originales, en opposition avec le mode de pensée dominant.

Ce lien entre psychanalyse et judaïsme fut affirmé par les antisémites qui ont qualifié la psychanalyse, tout comme d'ailleurs la théorie d'Einstein, de science juive, ce à quoi Freud répliqua :

"Quant au sémitisme : il y a certainement de grandes différences avec l'esprit aryen. Nous en avons tous les jours la confirmation.

Ainsi en résultera-t-il certainement, ici et là-bas, des conceptions du monde différentes et un art différent. Cependant, il ne devrait pas y avoir une science aryenne ou juive particulière. Les résultats devraient être identiques et seule la présentation pourrait varier" (10).

Freud fait ainsi écho au rejet de la psychanalyse, en raison de ses propres origines juives ou du fait que la plupart de ses premiers disciples étaient d'origine juive, bien que Adler, Stekel et Rank se soient convertis. Mais Freud fait surtout référence à son ancien disciple Jung, qui n'a pas craint de déclarer en 1934 :

"... Comme le Chinois cultivé, le Juif, en sa qualité de membre d'une race dont la culture est vieille de plus de trois mille ans, est psychologiquement plus conscient de lui-même que nous le sommes. C'est pourquoi, d'une manière générale, il est moins dangereux pour le Juif de déprécier son inconscient. D'autre part, l'inconscient aryen contient des tensions et des germes créateurs d'un avenir encore inexploré, qu'on ne peut dévaluer en qualité de romantisme infantile sans mettre l'âme en danger. Les peuples germaniques, qui sont encore jeunes, sont parfaitement capables de produire de nouvelles formes de culture, et cet avenir a son siège dans l'obscurité de l'inconscient de chaque individu, en qualité de germe chargé d'énergie, capable d'un éclat puissant. Le Juif, en sa qualité de nomade relatif, n'a jamais produit et sans doute ne produira jamais sa propre culture, puisque tous ses instincts et dons, exigent pour se développer un peuple-hôte plus ou moins civilisé. C'est pourquoi la race juive en son ensemble possède, suivant mon expérience, un inconscient qui ne peut être que conditionnellement comparé à l'inconscient aryen. Abstraction faite de certains individus créateurs, le Juif moyen est déjà bien trop conscient et différencié pour receler les tensions d'un avenir non encore conçu. L'in-

conscient aryen a un potentiel plus élevé que l'inconscient juif; tel est l'avantage et le désavantage d'une jeunesse qui n'est pas encore complètement étrangère à la barbarie ..." (11).

Jung ne veut pas adhérer à ce qu'il nomme une "psychologie juive", ces propos et bien d'autres, vont ultérieurement peser lourd, puisqu'il sera accusé d'antisémitisme.

4) Moïse sans promesse ou l'identité inaliénable

Freud s'opposera à cette tendance à "racialiser" la psychanalyse où à en faire l'enfant du judaïsme. Ce particularisme poussé à ses plus extrêmes et fâcheuses conséquences lui est tout aussi étranger que la tendance qui veut, au nom de l'universalité, effacer les particularismes. Aussi paradoxal que cela paraisse ces deux options coexistent souvent.

C'est par un travail herméneutique sur les différences culturelles et individuelles que l'universalité se révèle. Ainsi, l'importance que Freud accorde à l'analyse de l'identité juive, outre qu'elle souhaite contribuer à sa compréhension spécifique, a surtout pour objet d'illustrer, au travers d'un particularisme, l'universalité de ses outils psychanalytiques. Rien d'étonnant qu'au soir de sa vie, l'identité juive qui avait énormément contribué à la découverte de la psychanalyse - mais d'autres identités spécifiques auraient pu y conduire aussi - soit l'objet de son ultime travail.

En publiant *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, Freud conclut donc son oeuvre par une réflexion sur l'idée juive. Livre testamentaire, qui, au travers de l'analyse de l'identité du peuple juif, engage Freud à poursuivre son auto-analyse, la publication de l'ouvrage a suscité de très vives réactions. D'aucuns n'ont pas manqué d'y voir le témoignage de son ambivalence à l'égard de son identité juive, et on

n'a pas craint d'y déceler la présence d'un antisémitisme inconscient comparable à cette "haine de soi" dont parle Lessing.

En déniaut à Moïse toute origine juive, en l'affiliant à une ascendance égyptienne, Freud loin de nier la pertinence de l'identité juive nous propose plutôt de comprendre les raisons qui la pérennisent. En considérant Moïse comme une invention de l'histoire, Freud démontre que l'identité juive appartient à l'histoire. L'histoire l'a faite, l'histoire peut la défaire. Le combat pour sa survie appartient à l'Histoire et non à Dieu; il est temporel et non divin.

Brièvement esquissée dans le cadre de cet article, cette réflexion que Freud exprime au soir de sa vie et à un moment tragique de l'histoire juive - les Juifs sont alors chassés de plusieurs pays et leur extermination se profile - a été, semble-t-il, mal comprise. En un mot, ce que Freud proclame, c'est que la réduction de l'identité juive ou religieuse participe à sa propre disparition, et que la maintenir appartient aux acteurs de l'histoire. Ce n'est pas malgré l'Histoire que l'identité juive continue d'exister, mais grâce à l'Histoire, si tant est que les juifs veulent prendre en charge leur destin.

Notes

1. Jakov Lind, *La peur est ma racine*, Gallimard, Paris, 1974.
2. Cité par Habermas, *L'idéalisme allemand et ses penseurs juifs*, in *Profils philosophiques et politiques*, Gallimard, Paris, 1987, pp.53 et 55.
3. *Sigmund Freud présenté par lui-même*, Gallimard, Paris, 1984, pp.16-17.
4. *Freud, Correspondance 1873-1939*, Paris, Gallimard, 1967, p.216
5. Cité par Falk, *Freud and Herzl*, *op.cit.*, p.384.
6. L. Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, t.2, De MahometauxMaranes, Paris, Calmann-

- Lévy, 1975, p.277.
7. Max Graf, "Réminiscences sur le Professeur Freud", *Tel Quel*, été 1981, n°88, p.99.
 8. Lettre du 6 mai 1926, Correspondance, *op.cit.*, pp.397-398.
 9. Freud, "Résistances à la psychanalyse", in **Résultats, Idées, Problèmes, II, 1921 -1938**, P.U.F., Paris, 1985, p. 134.
 10. Lettre à Ferenczi du 8 juin 1912, *Correspondance Freud-Ferenczi 1908-1914*, Paris, Calmann-Lévy, 1992, pp.519-520.
 11. Cité par Léon Poliakov, *Le mythe aryen*, Calmann-Lévy, Paris, 1972, pp.302-303.

Bibliographie

BAKAN David, *Freud et la tradition mystique juive*, Paris, Payot 1977

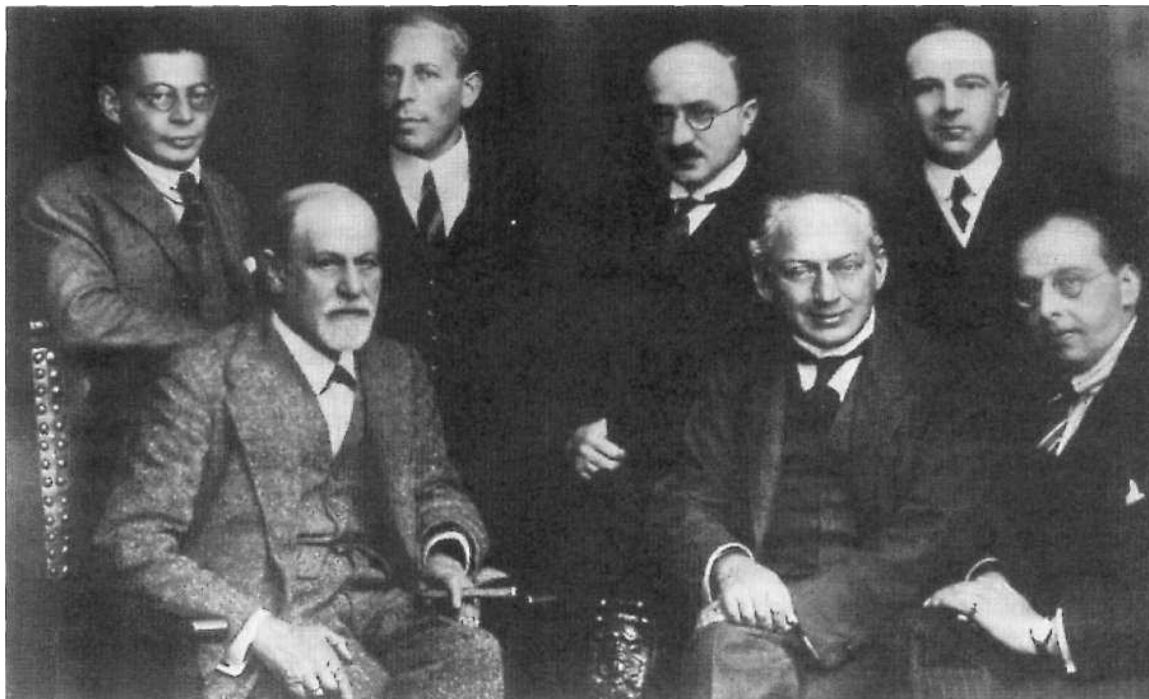
CHEMOUNI Jacquy (1988), *Freud et le sionisme, terre psychanalytique, terre promise*, Paris, Sol in,

CHEMOUNI Jacquy (1991), *Freud, la psychanalyse et le judaïsme. Un messianisme sécularisé*, Paris, Editions Universitaires.

ROBERT Marthe (1974), *D'Oedipe à Moïse. Freud et la conscience juive*, Paris, Calmann-Lévy.

Biographie

Jacquy Chemounipsychanalyste, professeur de psychologie clinique et pathologique (Université de Caen), a publié plusieurs ouvrages sur l'identité juive de Freud : *Freud et le sionisme. Terre promise, terre psychanalytique* (Editions Solin); *Freud, la psychanalyse et le judaïsme* (Editions Universitaires). Ses travaux portent actuellement sur la clinique psychosomatique.



Sigmund Freud entouré de Ferenczi, Sachs, Rank, Abraham, Eitington et Jones du Comité de l'Association psychanalytique internationale, Berlin, 1922.